

Isabel ASCENCIO, *Délit de gosse*, Arles, éd. du Rouergue, 2019, 224 p., 19,80 € [n° 14].



Jeanne et Marie se sont connues à Barcelone. Lassée de cinq semaines de travail trépidant, Jeanne s'échappe un soir pour aller dans une boîte de nuit où elle rencontre Marie. La foudre s'abat sur elles deux.

Jeanne, issue d'une famille très conservatrice de la grande bourgeoisie provinciale (elle a simplifié son nom de Jeanne-Héloïse Vaujours du Val en Jeanne Duval), est assistante stagiaire de réalisation. Marie, qui est métisse et vient d'un milieu modeste, fait « de la littérature » (p. 43). Jeanne participe à un tournage, Marie fait sa thèse sur Baudelaire.

Voici posés deux piliers fondateurs du roman : le cinéma et la littérature, mis en œuvre pour traiter de thèmes sensibles et très actuels : l'homosexualité et le désir d'enfant, le racisme, les différences sociales.

La suite coule de source : un scénario et des amant(e)s.

L'amour sera celui de Jeanne et Marie, partagé jusque dans la relecture de la thèse de Marie, qui sera soutenue en Sorbonne.

Le scénario sera celui imaginé par Jeanne pour concevoir l'enfant qu'elles veulent élever à deux : il est hors de question de recourir aux techniques médicales, encore interdites en France à l'époque où se déroule le récit. La chose devra se faire naturellement.

La réalisation de ce scénario est l'occasion de parcourir l'histoire des deux filles et c'est Marie qui raconte, naturellement, puisqu'elle est littéraire. Elle devient la narratrice du roman. C'est ainsi que se répondent une multitude de correspondances, jusque dans la langue elle-même où les mots prennent une saveur particulière quand on les rapproche du contexte : le *décor* (p. 21), par exemple et pour ne citer que celui-là, renvoie certes au tournage qu'observe Jeanne, mais se réfère, dans cette page, à l'histoire de Jeanne et de sa famille. Il participe aussi au décor qui entourera le scénario imaginé par Jeanne...

Chaque étape fera l'objet d'un récit. Marie-la-narratrice raconte d'abord, dans la première partie, ce que Jeanne-la-scénariste lui a raconté d'elle-même et de sa famille pour mettre en place ce scénario improbable : on saura tout au fur et à mesure que se déroulent le récit et l'action qui se confondent dans le roman, chaque détail de la présentation des personnages justifiant les mesures prévues pour la réalisation du projet. On joue ainsi délicieusement sur les deux niveaux du roman : celui des personnages dans leurs relations et celui du lecteur « écoutant » la narratrice. Dans la deuxième partie, celle de la réalisation (encore ce mot appartenant aux registres de la réalité, de la littérature et du cinéma), Marie continue à raconter à la fois ce qu'on a besoin de savoir de la vie de Jeanne et les événements qui font progresser l'action. Et si tout ne se passe pas comme prévu – mais c'est bien généralement le cas, dans la réalité comme dans la fiction où il faut soutenir l'intérêt du lecteur ou du spectateur – la troisième partie donnera à l'histoire une direction qui la mènera vers le dénouement.

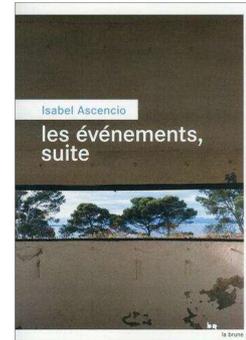
L'enfant en tous cas y est présent, même s'il n'a pas encore été conçu. La fiction, le scénario l'ont rendu tellement présent, l'appelant tantôt *le*, tantôt *la* gosse, que la conception va de soi, quel que soit le moyen finalement adopté...

*André-Noël Boichat*

Isabel ASCENCIO, *Les événements, suite*, Éd. du Rouergue, mars 2022, 246 p., 20 € [n° 17].

Ce roman, écrit dans le style ample qui convient à une fresque historique, très bien construit mais très riche, très touffu, remonte à Charles X et la prise d'Alger en 1830, pour mettre en perspective les destins individuels malmenés par la colonisation, ses échecs et ses séquelles.

L'intention de l'auteure, suggérée dans le titre, est de démontrer le mécanisme désastreux de la colonisation en rapprochant deux types d'événements : les fameux « événements » d'Algérie, euphémisme employé à l'époque pour éviter de parler de la guerre d'indépendance, et un accident de la route survenu bien des années plus tard dans une commune du Var, Le Castoul. Ce ne serait qu'un fait divers parmi d'autres si le mort n'était pas le jeune Taieb, originaire d'Algérie, et le chauffard autoproclamé, mais en fait innocent, un Français, Serge Leblanc, né dans une famille de colons, légitimement installée selon elle en tout cas, depuis quatre générations dans l'Oranais au moment de la guerre d'indépendance. Ce qui fait des « événements du Castoul », dans la séquence dramatique imaginée par l'auteure, la catastrophe, pour ainsi dire naturelle et prévisible des « événements d'Algérie », eux-mêmes découlant de la colonisation.



Coupable auto-désigné d'une faute qu'il n'a pas commise, de quoi Serge Leblanc est-il le nom ? L'intention semble assez claire là aussi : comment résister au rapprochement avec l'agneau sans taches, victime sacrificielle et consentante, chargée de tous les péchés du monde ? Leblanc n'est cependant pas un illuminé qui se prend pour le Christ, c'est un homme d'une grande rigueur morale, dont le psychisme malade ne s'est jamais remis des traumatismes engendrés par la guerre d'indépendance. L'enfant insouciant de 12 ans qu'il était alors, bien intégré au milieu de ses copains de parents algériens, est resté hanté par la vision des cadavres allongés sous les bâches, par les violences qui décidèrent sa famille à le faire monter sur un bateau à destination de Marseille où une tante pouvait l'accueillir. Au sentiment diffus de culpabilité qu'il ressentait, vint alors s'ajouter la blessure inguérissable de l'exil, source d'une mélancolie suicidaire, dont la rencontre avec une autre exilée, une jeune Corse, le tint éloigné pour un temps sans le guérir. Ce thème des douleurs de l'exil, du dérèglement des émotions qui en découle, inspire à l'auteure des passages particulièrement justes et poignants, notamment quand elle compare l'irrésistible montée des émotions de l'exilé à celle des eaux torrentielles qui dévastent régulièrement certaines régions du Var.

Chez Leblanc, la fragilité psychique se double d'une vulnérabilité sociale qui semble entretenue volontairement et qui participe de sa tendance suicidaire. Cela va loin, et la crédibilité du personnage, par ailleurs crédule ou aveugle jusqu'à l'invraisemblance, peut être globalement mise en question. Alors que la conquête de son indépendance par l'Algérie est mise en parallèle avec la nécessaire conquête de leur indépendance par les filles de familles musulmanes, on a l'impression qu'Isabel Ascencio est tentée de nous faire percevoir en Serge Leblanc, fils de colon miné par la culpabilité, la nécessité inverse, de se placer dans une situation de dépendance comparable à celle d'un pays colonisé. C'est peut-être pousser un peu loin la schématisation. Lorsque sa femme le quitte, il fait tout pour se trouver dans un état de total dénuement, ne possédant plus qu'un minuscule terrain aride et haut perché dont il a hérité, qui ne lui sert à rien d'autre qu'à pique-niquer avec ses enfants : vue imprenable sur la baie de Bandol, mais inconstructible... pour le moment. Pauvreté mais gros potentiel, comme une terre offerte à la conquête et à l'exploitation, tout ce qu'il faut pour attirer des prédateurs, comme les Garrigou père et fils. Militaires tous les deux, ils ont participé avec entrain et appétit à la « pacification », le père s'est reconverti en policier véreux et a exercé à Marseille où il a noué d'utiles relations dans la pègre, le fils est un roi de l'esbroufe doublé d'un escroc admirable...

Admirable, ce roman dont nous n'avons volontairement pas tout dit, l'est aussi par bien des côtés, malgré les quelques réserves évoquées plus haut. Bien écrit dans une langue ensoleillée, mais sans excès, par quelques expressions typiques du Midi, il est émouvant, avec des touches d'humour, présente un réel intérêt historique et c'est une source de réflexion très utile sur la colonisation.

*Claude-Rose Peltrault*